

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 34/3 (2007)

DOI: 10.11588/fr.2007.3.50707

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

nach den existentialistischen Intellektuellen in Saint-Germain. Die amerikanischen Mächtegern-Bohemiers mußten jedoch feststellen, daß die Zielfiguren ihres Interesses, Jean-Paul Sartre oder Simone de Beauvoir, nicht mehr im Café de Flore beim Schreiben anzutreffen waren. Günstigere Flugpreise bereiteten schließlich dem Massentourismus den Weg, der allerdings auch abhängig blieb von der allgemeinen politischen Lage. Internationale politische Ereignisse – wie etwa der französische Rückzug aus der militärischen Organisation der NATO – wirkten sich direkt auf den Tourismus aus. Amerikanische politische Verantwortliche traten für »See America First«- und »Don't go to Europe«-Kampagnen ein. Daß Frankreich zu Beginn der 1970er Jahre jedoch einen Einbruch an Touristenzahlen aus Übersee verzeichnete, lag weniger an den politischen Ereignissen, als am zunehmenden Gefühl der Jugend, daß Frankreich und Paris einfach nicht mehr »cool« seien. Paris erschien als hoffnungslos veraltete Stadt, die Popkultur spielte sich woanders ab.

Levenstein entwickelt in seiner Studie sehr anschaulich und an vielen Beispielen Konstanten in der wechselseitigen Beziehung zwischen amerikanischen Reisenden und Frankreich: Die Stereotypen überlebten alle politischen und gesellschaftlichen Entwicklungen. Die amerikanische Oberschicht blieb Frankreich gewogen und von ihm angezogen. Die Mittelschicht fühlte sich häufig unwohl und unverstanden. Sie beklagte mangelnde Hygiene, unmoderne Einrichtung, übertriebene Preise und arrogantes Verhalten der Franzosen. Hinter all dem vermutete sie – teilweise zu recht – Antiamerikanismus. Die Franzosen hingegen beklagten bei den Amerikanern unangemessenes Verhalten, Kulturlosigkeit und Ignoranz. Diese Stereotypen konnten wiederholte Freundlichkeitskampagnen der französischen Tourismusindustrie ebenso wenig beseitigen wie Verhaltensregeln für amerikanische G.I.s oder Reiseführer, die Amerikanern erklärten, daß sich Franzosen anders verhalten. Die dauerhaften – und zum Teil immer wieder gescheiterten – Versuche interkultureller Kommunikation am Beispiel amerikanischer Touristen in Frankreich werden in Levensteins Buch deutlich. Der Massentourismus brachte keine internationale Verständigung und Frieden. Und doch scheint sich seit den 1980er Jahren eine bessere Verständigung abzuzeichnen. In der Weise, wie Frankreich sich in eine urbane Konsumgesellschaft verwandelte und die amerikanische Populärkultur auch dort immer mehr Einzug hielt, entwickelte sich ein positiveres Amerikabild. Der Irak-Krieg schließlich ließ alte Feindbilder wieder aufflammen, ohne jedoch einen anhaltenden Einfluß auf das Reiseverhalten der Amerikaner auszuüben. Das ambivalente Frankreichbild lebt auch heute noch fort in den USA, die problematische Beziehung geht mit ihren Höhen und Tiefen weiter. Wenn der Rapper P. Diddy bei einem Paris-Besuch Versailles und den Louvre als »some-awe-inspiring shit« bezeichnet, dann ist für Levenstein klar: »He'll always have Paris too«.

Gaby SONNABEND, Frankfurt a. M.

Helga CAZAS, Auf Wiedersehen in Paris. Erinnerungen an die bewegte Jugend 1938–1945, Frankfurt a. M. (Fischer) 2005, 173 p., ISBN 3-596-16882-1, EUR 9,95.

C'est le récit de vie d'une Juive allemande, Helga Treuherz, dans Paris occupé, plus exactement de sa survie au jour le jour, c'est l'histoire d'une jeunesse volée, de rêves d'une vie comme en rêvent toutes les jeunes filles. Sa survie, elle la doit à quelques rencontres providentielles pendant l'Occupation, surtout à une chance inouïe et beaucoup de courage.

Née à Berlin, en 1920, d'un père juif et d'une mère catholique convertie au judaïsme, l'école lui apprend, dès l'âge de 13 ans ce que signifie le fait d'être une personne »de seconde catégorie«, pire »une tumeur sur le corps sain du peuple allemand« comme le proclamait Goebbels. Elle qui rêvait de faire des études – mais l'université étant fermée aux non-ariens – elle quitte prématurément l'école. À la lecture d'une annonce matrimoniale que je ne peux m'empêcher de citer en allemand, car toute traduction en altérerait l'emphase raciste, elle

comprend, contrairement à sa famille, la gravité de ce qui les attend: »Deutsche Frau, artrein und blutsauber, von perlendem Weibtum, geschlechtserschlossen und sittenverwurzelt, sucht Weggenossen zum Werken an deutscher Zukunft«. Par le plus grand des hasards, la famille découvre, en 1936, que, comme le stipule le traité de Versailles, les enfants du grand-père maternel, d'origine alsacienne, pouvaient retrouver la nationalité française à leur demande: la mère d'Helga obtient un passeport français.

Berlin 1938: le magasin paternel est fermé, dans la maison on ne tolère que des locataires ariens, le mobilier est vendu, mère et fille partent pour Paris où un oncle leur trouve un appartement minuscule. Le père devrait suivre un peu plus tard. Petits boulots – leçons d'allemand, démarchage à domicile pour vendre de la charcuterie allemande dont les Parisiens sont friands ... – jusqu'en mai 1940, où toutes les femmes avec un passeport allemand sont rassemblées au Vél d'Hiv, puis embarquées pour le camp de Gurs. Après l'armistice, c'est grâce à un laissez-passer obtenu par sa mère, qu'elle est libérée et fait un voyage rocambolesque vers Paris, »se jeter dans la gueule du loup«, selon ses amis, mais il y va de la survie de sa mère malade. Convoquée dans les bureaux de l'administration allemande, la chance lui fait rencontrer un responsable du Parti qui n'a pas oublié l'estime qu'il portait à son grand-père et lui délivre une carte d'identité. Avec une amie juive polonaise – ni l'une, ni l'autre n'ont le type sémitique, toutes deux sont jeunes et jolies – elle se lance dans la vente de lingerie, d'articles en cuir aux soldats allemands stationnés dans de petites villes aux environs de Paris: longues marches avec de lourdes valises, elles sont constamment sur leurs gardes, risquent d'être dévalisées, enfermées ou pire, mais se voient »protégées« par quelques soldats au cœur chevaleresque ... Être traductrice dans une firme d'aéromécanique suisse qui travaille pour les Allemands est moins dangereux, mais Helga se sent constamment surveillée.

En mai 1943, convoquée par le comte Dönhoff au bureau du NSDAP, son dossier mentionne: »[...] mère et fille sont à renvoyer en Allemagne d'ici fin mai: divorce de la mère à obtenir au plus vite, père à déporter ...« Nouvelle rencontre du vieil ami du grand-père qui conseille à Helga de disparaître pour quelque temps. Chance à nouveau: elle se fait opérer d'un abcès, part se reposer en Normandie avec son amie Véra chez des gardiens d'un château réquisitionné par les Allemands, puis deuxième opération, vraiment »tirée par les cheveux« grâce à la gentillesse d'un chirurgien de l'hôpital de Suresnes.

À partir de juin 1943 jusqu'à la Libération, ils vivent à 6 dans une chambre de 4m sur 8, toilettes à l'étage, pas de lavabo dans la chambre, avec interdiction de bouger dans la journée pour ne pas éveiller les soupçons du voisinage. Dernière convocation dans les bureaux du comte Dönhoff: la seule possibilité de rester en France est de se rendre indispensable dans son travail: celui de laborantine à l'hôpital Lariboisière.

La Libération de Paris est presque plus dure à vivre, car maintenant Helga et ses amis ont à craindre les Français qui les soupçonnent de collaboration puisqu'ils sont passés entre les mailles de la Gestapo: détenus plusieurs fois à cause de leurs papiers non conformes, aidés par un »véritable« résistant, ils sont libérés enfin de tout soupçon en 1947. Helga travaille depuis ce temps-là dans une firme d'exportation comme correspondante avec l'étranger.

Le récit est fluide, la langue simple et directe, comme une tranche de vie que l'on raconte à une amie.

Marianne WALLE, Rouen